

# UNE CHÈVRE LITTÉRAIRE

## Autogenèse

### S. Harnois

Je n'ai jamais décidé de devenir écrivain. Je me sens intimidée quand un collègue affirme avoir su, dès l'âge de 7 ans, qu'il serait écrivain. Que dis-je sept ans, plutôt six, non cinq, à tout dire, cette vocation fut évidente dès le berceau.

À 7 ans je m'ennuyais énormément, surtout à l'école, et ma principale préoccupation était de persuader mes parents de me donner un chat. Je ne me rappelle pas avoir été saisie d'aucune noble aspiration.

Pourtant l'écriture était déjà entrée dans ma vie. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, même les dictionnaires, même les modes d'emploi. L'écrit présentait une image du monde tellement plus harmonieuse que le chaos du réel : dans les livres les récits progressaient et se terminaient d'une façon plausible. Les souffrances des héros n'étaient pas vaines. Les protagonistes s'exprimaient avec élégance et clarté. Ils n'attrapaient jamais la grippe et ne passaient pas des mois à moucher leur nez rouge dans des mouchoirs de papier.

J'avais, sans le savoir, un esprit hellénique, j'aimais l'ordre, la beauté, la clarté (le luxe, le calme et la volupté vinrent plus tard)! Si j'avais été une femme de Néanderthal, je suis bien certaine que j'aurais passé des jours entiers à faire de beaux arrangements symétriques avec des os de mammoth. Je croyais ingénument être la seule à souffrir de cette insatisfaction du réel, et pour me consoler, je remaniais celui-ci dans des petits textes candides, ou les méchants étaient punis et moi récompensée. Mais même alors je ne pensais pas que j'étais un écrivain : Les écrivains étaient quelque part là-bas dans le monde enchanteur des livres et moi j'étais dehors, dans le froid.

Les Beaux-Arts me sollicitaient bien davantage, leur présence dans la réalité étant indubitable. L'annexe de l'école des Beaux-Arts, rue Belvédère, et son jardin sauvage, plein de sculptures, est le souvenir le plus visuel de ma jeunesse, celui qui me revient toujours, à l'improviste, aussitôt que je me détourne du présent.

\*\*\*

Mais, chassez le naturel et il revient au galop. Nos prédispositions sont inexorables, et pire encore, le destin penche de leur bord. C'est ainsi qu'en... je rencontrai une enseignante qui

me gratifia de cette révélation : les livres que nous étudions à l'école ne venaient pas d'une autre planète, ils étaient écrits par des gens. Je pourrais écrire aussi, à condition de me rappeler que la licence poétique n'inclut pas l'orthographe, et qu'une orgie de propositions subordonnées n'est pas un style. Je fis quelques progrès, sans échapper toutefois, au galimatias adolescent de poésie, de sacrifice épique et de spleen.

Comme disait Ernest Renan, «dans mes premiers écrits, j'abusais déplorablement des guérisons de lépreux ».

Malgré cette médiocrité, c'est à ce moment que je commençai à craindre la littérature. Je mesurais enfin son pouvoir délétère, sa capacité d'engendrer des tourments inégalables et des obsessions sans remède. Je me sentais comme la chèvre de Monsieur Seguin quand elle vit enfin le loup dont on lui avait fait un épouvantail. À la différence que moi, j'étais sûre d'être dévorée... Mes incursions dans ce domaine furent assez révélatrices pour que je prenne la fuite. Je m'inscrivis aux Beaux-arts.

Le côté artisanal des arts visuels est un solide parapet pour les imaginations dérapantes. L'œuvre d'art existe, on peut même donner des coups de poings dedans. Mais le destin veillait : les livres d'artiste me ramenèrent insensiblement à mon point de fuite.

Le jour où il devint inévitable pour moi d'écrire, fut aussi le jour où je perdis toute retenue. J'avais beaucoup réfléchi, et avec appréhension. Je savais que je ne pourrais écrire dix lignes sans m'épancher, sans m'indigner, sans côtoyer l'abîme du mélodrame. Je savais aussi que l'émotion toute nue est l'indécence de notre temps.

Je n'avais plus qu'à me jeter dans la littérature comme on se jette dans une rivière tumultueuse : son écume blanche cachait ses eaux noires et, terrorisée, j'éprouvais pourtant la satisfaction de celle qui cède enfin à ses penchants innés. Qu'allais-je donc faire de ce cœur gonflé, flamboyant et bavard, toujours prêt à déborder? Que je flotte ou que je sombre, ce serait sur un océan de kitch, hanté de monstres marins, de vaisseaux fantômes, et de dames blanches, le tout voguant en désordre vers des îles désertes, des trésors enfouis, des crépuscules sanglants, sur la mer couleur de vin.

Suzanne Harnois

mardi, 19 février 2008